

de A à Z

NOTES SUR LES FILMS

À bras ouverts

Français, de Philippe de Chauveron, avec Christian Clavier, Ary Abittan.



En racontant la vampirisation du quotidien d'un intellectuel de gauche, forcément veule et hypocrite, par une horde de Roms venus s'installer dans son jardin, *À bras ouverts* constitue une nouvelle étape dans la dérégulation d'une certaine conception de la comédie populaire. Les responsables de cette « fantaisie » nauséabonde, Philippe de Chauveron et son frère scénariste Marc, auront beau jeu de se cacher derrière le second degré nécessaire au genre comique et une conclusion supposément réconciliatrice (un mariage des cultures obtenu sous la menace et la violence), mais laissent ouverte la question de leurs intentions en donnant systématiquement raison au personnage d'un élu frontiste et en animalisant les Roms, présentés comme des dégénérés mangeurs de taupes (!). Raciste et se vendant comme tel (rappelons que le film devait s'appeler dans un premier temps *Sivoupléé...*), misogyne et finement rehaussé d'une touche d'homophobie, le film joue à plein régime sa carte de spectacle odieusement calibré pour son futur triomphe en *prime time*. Il faut dire que le cinéma se retrouve tout entier dissout par l'acidité d'une esthétique télécharge, où l'ébauche de montage ne sert plus à construire habilement la valeur cardinale de toute comédie, le rythme, mais à faciliter l'insertion des futures coupures publicitaires.

Emmanuel Raspigeas

**Adieu Mandalay
Zai jian Wa Cheng**

Taiwanais-franco-germano-birman, de Midi Z., avec Ko Kai, Wu Ke-xi.



Adieu Mandalay traite des immigrés clandestins fuyant la Birmanie. Arrivés ensemble en Thaïlande, une jeune fille et un jeune homme y trouvent un emploi provisoire, lui dans une usine de textile, elle dans un restaurant. Ils ne sont pas en couple, mais vont souvent se croiser, sans cesse en quête d'un permis de séjour, ballottés de fonctionnaire véreux en intermédiaire corrompu. L'auteur, birman, dit avoir mené une longue enquête sur le sujet, d'où un maximum d'authenticité dans les décors (l'usine, le commissariat, le restaurant). Nul doute que ce qu'il montre des désillusions et des conditions de vie épouvantables de ses personnages ne soit authentique. En passant d'un pays à l'autre, les Birmans ne font que changer de cage, la seconde un peu plus grande que la première. On salue les bonnes intentions, mais on regrette la platitude de la mise en scène. Malgré une conclusion très violente qui surprend, le film fait du surplace et on se passionne peu pour les relations de ses déracinés.

Bernard Génin

À mon âge je me cache encore pour fumer

Franco-gréco-algérien, de Rayhana, avec Hiam Abbass, Fadia Belkheba, Nadia Kaci, Nassima Benichou.

Dans un hammam algérien, tandis qu'au-dehors gronde la guerre intérieure

menée par le FIS (Front islamique du salut), des femmes prennent soin de leurs corps, de leurs mots, mais aussi de leurs âmes. Qu'elles soient amies ou ennemies, elles pansent leurs plaies dans la vapeur ouatée d'une précieuse intimité féminine. Adapté de sa pièce du même nom, *À mon âge je me cache encore pour fumer* profite de ce précieux huis clos pour exacerber les passions ou, *a contrario*, les apaiser. Chaque femme se met à nu, évoque sa famille, ses attentes, sa sexualité, ses méthodes pour transgresser les interdits de la société. Une grand-mère évoque avec pudeur son mariage forcé et sa terrifiante nuit de noces.



Une jeune femme raconte comment sa tenue vestimentaire, jugée inconvenante, a conduit une horde masculine à lui jeter de l'acide sur le corps. Vont ainsi se succéder différentes figures féminines, résistantes ou soumises, donnant à voir une diversité qui débouche sur une impression de catalogue. Chaque femme est en effet représentative d'une partie du corps social, s'accrochant parfois à des discours très figés. On frôle la caricature, mais cette impression s'estompe au profit d'une véritable sensualité et d'une farouche volonté d'apporter un témoignage sur les malheurs faits aux femmes dans un régime violent. Cette palette de personnages répond à une forte ambition politique, celle de redonner la parole aux contemporaines de Rayhana, contrainte de s'exiler d'Algérie car elle était devenue une cible potentielle.

Vincent Thabourey

puis, comme la culture du cannabis par des gens non prédisposés à la fabrication de drogue semble réjouir les spectateurs du monde entier, notre gaillard sera retenu prisonnier par un vieux bûcheron solitaire qui a arrangé sa grange en improbable serre. C'est un peu drôle (débarque aussi une releveuse de compteurs hispanique et lesbienne), fort convenu (il n'est pas si bougon, le grigou), assez anecdotique. Un gangster jure en québécois, il faut sauver la récolte, on fait de la moto-neige, etc. Mais soudain survient un plan splendide, qui, dans le travers d'un même lit, réunit le cadavre apaisé d'un vieil homme, un chien qui dort, une jeune fille alanguie qui se repose. Dans le drame, Louis Bélanger se trouve *in extremis* bien plus émouvant, bien meilleur directeur d'acteurs, bien plus singulier que dans la farce unanimiste.

Fabien Baumann

Miss Sloane

Américain, de John Madden, avec Jessica Chastain, Mark Strong, Sam Waterston, John Lithgow.



La promotion française du film est entièrement fondée sur la présence en tête d'affiche de Jessica Chastain. À juste titre, car ce onzième long métrage du réalisateur britannique John Madden, surtout connu pour son très populaire *Shakespeare in Love* (1998), repose en effet sur la stupéfiante (quoique parfois un peu trop appuyée) interprétation de l'actrice. Elle y incarne une lobbyiste de Washington au carriérisme forcené, qui, après avoir été tentée de défendre les intérêts d'un groupe opposé à un projet de loi fédérale relatif à un contrôle plus strict de la vente des armes, passe dans le camp opposé. Pour ce faire, elle n'hésite pas à exploiter malhonnêtement une de ses collaboratrices ou employer des moyens éthiquement discutables. Le rythme du film est trépidant, la dénonciation du darwinisme socio-politique percutant, les dialogues fougoux, la

réalisation fluide, les seconds rôles tous convaincants, mais on ne peut en dire autant du coup de théâtre final qui frôle le ridicule. Dommage que le scénariste, Jonathan Perera, ex-avocat anglais dont c'est le premier opus, ne se soit pas mieux inspiré des travaux d'Oliver Stone ou de ses prédécesseurs des années 1970.

Michel Cieutat

Mister Universo

Italien, de Tizza Covi et Rainer Frimmel, avec Tairo Caroli, Wendy Weber, Arthur Robin.



On doit à ce duo austro-italien *La pivellina* (2009), docu-fiction circassien dont la finesse narrative avait séduit les sélectionneurs de la Quinzaine des réalisateurs. *Mister Universo* nous replonge dans le quotidien fragile de petits cirques de fortune qui sillonnent l'Italie. Le public se raréfie, les félins sont malades et la précarité fait rage. Petit frère de *La strada* (Fellini) pour sa mélancolie pudique et son fragile dévouement pour le *show must go on*, *Mister Universo* est une balade d'une rare délicatesse. Tairo (déjà présent dans *La pivellina*), jeune dompteur en proie à de grandes difficultés économiques, vient de perdre son talisman, une barre de fer pliée à la sueur du front par l'inoubliable Monsieur Univers, « l'homme le plus fort du monde ». Cette quête sensible nous conduit à rencontrer de grandes figures de cirque qui survivent avec difficulté, aux confins de la grande précarité. Même si l'expression est éculée, Tairo veut « réenchanter le monde ». Il ne s'agit pas de superstition mais de la volonté farouche de continuer à faire exister des femmes et des hommes héroïques, des témoins d'un temps glorieux, celui d'un monde ouvert et chaleureux, même s'il n'a jamais vraiment existé. Puisant dans un réel marginal mais jamais sordide, les cinéastes offrent un film aussi modeste que bienveillant, une lumière fragile, un essai cinématographique gracile qu'on aurait tort de boudier.

Vincent Thabourey

N'importe qui

Documentaire français, de François Bégaudeau.



À partir d'un principe assez simple – interroger, dans le cadre d'un travail en résidence d'écriture, tout un chacun sur son rapport à la démocratie –, François Bégaudeau met un place un dispositif de documentaire qui pourrait sembler judicieux s'il n'était pas aussi redondant et, il faut bien le reconnaître, un rien lassant. Démarrant par un micro-trottoir sur le marché d'une petite ville de Mayenne, l'enquêteur aborde les passants avec sa question-prétexte (« Vous sentez-vous bien représenté ? ») et n'essuie quasiment que des refus. Il décide alors de choisir ses interlocuteurs de manière moins fortuite, s'astreignant lui-même à une forme de représentativité. Défilent ainsi devant sa caméra un agriculteur, le fils d'une élue, un frontiste, une architecte... censés incarner, chacun à sa façon, le tissu social qui compose la France. Pour autant, le procédé tourne vite à la monotonie, même si Bégaudeau a la bonne idée d'assumer la subjectivité de son projet en intervenant directement dans le champ et en dialoguant avec ses « sujets » plutôt qu'en se contentant de leur abandonner la parole. Or le hasard du calendrier des sorties veut qu'un passionnant moyen métrage documentaire de François Reichenbach, *La Douceur du village*, soit de nouveau en salles depuis le 19 avril. Déambulation dans les rues d'un village, pas si éloigné de celui choisi par Bégaudeau, le film de Reichenbach interroge le rapport des Français à la citoyenneté en épousant le regard d'un instituteur, formidable conteur du fameux « roman national ». Une démarche bien plus ludique – et éclairante – que celle de ce *N'importe qui*, pas désagréable mais pas aussi lumineux qu'il prétend l'être, réalisé plus d'un demi-siècle plus tard.

Franck Garbarz

On l'appelle Jeeg Robot Lo chiamavano Jeeg Robot

Italien, de Gabriele Mainetti, avec Claudio Santamaria, Luca Marinelli, Illeana Pastorelli, Stefano Ambrogi, Maurizio Tesei, Francesco Formichetti.



Ce premier long métrage séduit par sa greffe de la figure du super-héros sur un film policier italien. À la suite d'une contamination par une substance radioactive, un jeune voyou incarné par Claudio Santamaria (remarqué dans *Romanzo criminale* et quelques autres polars) découvre qu'il est désormais doté d'une force surhumaine. Ses trafics en

profitent, jusqu'à sa rencontre avec la belle Alessia qu'il entreprend de défendre contre le redoutable Gitan, mafieux sans scrupules. Pour la jeune fille, aussi sensuelle qu'attardée mentale, le protagoniste est la réincarnation de Jeeg Robot, héros d'une série animée japonaise de la Toei très populaire dans l'Italie de la fin des années 70. D'où un mixte de culture populaire qui surprend et réjouit sans complètement convaincre. Car, passé la mise en place, l'intrigue patine, les enjeux n'évoluent guère. Ce qui retient l'attention jusqu'au bout, c'est l'habileté à adapter la figure du super-héros à la réalité italienne, celle des quartiers populaires, avec ses terrains vagues et ses immeubles tagués. Aux effets spéciaux ronflants de Hollywood se substituent ici la débrouille et le système D, à l'image des enjeux dramatiques. Il n'est pas question de sauver le monde ni même un quartier, juste de se débarrasser d'un méchant psychotique et de faire émerger une part de rêve d'un quotidien poisseux.

Philippe Rouyer

Outsider Chuck

Américain, de Philippe Falardeau, avec Liev Schreiber, Elisabeth Moss, Ron Perlman, Naomi Watts.

Le titre original, *Chuck*, évoque Chuck Wepner, héros d'un documentaire réalisé en 2011, *The Real Rocky*. Wepner fut en effet ce boxeur de 35 ans qui, en 1975, se rendit célèbre en tenant 15 rounds contre Mohammed Ali, avant de s'incliner par K.-O. technique. La suite de sa carrière se déroulera de moins en moins sur les rings, de plus en plus face à la justice, suite à ses penchants pour l'alcool, la drogue et les femmes. Le drame de sa vie fut ensuite de n'être reconnu que comme l'homme qui inspira *Rocky* à Sylvester Stallone. C'est donc un loser constamment dans l'ombre que nous montre *Outsider*. Chuck va pourchasser en permanence cette image de lui-même fabriquée par Hollywood. Mais son amitié avec Stallone (incarné ici par un comédien) fait long feu, sa vie conjugale tourne au gâchis et il est incarcéré

VIVEZ UNE EXPÉRIENCE UNIQUE AVEC LE CINÉMA

Livres et revues neufs et vintage

Sélection de DVD s et d a ches

Une collection importante
de dossiers de presse

Des rencontres régulières

En partenariat avec le Cinéma du Panthéon :
Le Cin0-club du Libraire

5 % de réduction
pour les livres neufs sur présentation
de ce numéro de Positif



15 rue Victor Cousin 75005 Paris
+33 1 42 38 08 26
contact@cinelitterature.fr
www.cinelitterature.fr

ouvert du lundi au samedi
de 11h à 20h

 www.facebook.com/librairiepantheon

pour trafic de drogue ! L'histoire finit néanmoins par une rédemption, Chuck retrouvant, en sortant de prison, la femme avec qui il vit toujours aujourd'hui, âgé de 78 ans. Chuck, c'est Liev Schreiber, qui jouait d'ailleurs dans le récent *Creed : L'Héritage de Rocky Balboa*. Dire qu'il a un immense charisme serait exagéré. Le film de Falardeau apporte néanmoins une pièce nouvelle à l'une des légendes les plus rentables de Hollywood.

Bernard Génin

Paris est une fête

Documentaire français, de Sylvain George.



Ce film « en 18 vagues » est signé du cinéaste Sylvain George, dont l'œuvre mêle depuis une douzaine d'années le politique et le poétique (*Qu'ils reposent en révolte*, 2011, sur la « jungle » de Calais). Voici son film sans doute le plus riche et le plus abouti, une fragmentation en chapitres lui permettant, en fait, de composer un vrai récit, qui a même son « héros » : un jeune réfugié guinéen qui « raconte son histoire », impose son corps, dévoile ses talents (il est musicien), mais dont les « vagues » (le mot se teint d'ironie quand on est soi-même un littéral *fluctuat nec mergitur*) s'entrecroisent avec d'autres destins, plus collectifs. Le choix d'un lieu, la place de la République, est mieux qu'un symbole, plus qu'un théâtre : il cristallise les paradoxes d'aujourd'hui, de la *représentation* indignée des « Nuits debout » aux tentes des réfugiés qu'on évacue en catimini avant de nettoyer leurs traces, en passant par les objets du mausolée post-Bataclan lancés contre les boucliers des forces de l'ordre (slogan entendu en passant : « CRS, avec nous ! »). Par son noir et blanc saisissant, à l'exception d'un plan rouge-blanc-bleu et du générique de fin idoine, *Paris est une fête* ne cite pas que Hemingway dans son titre, mais convoque avec force divers poètes, dont Rimbaud (par la voix

complice de Valérie Dréville), et aussi l'élégant Michaux (un bel extrait de *Passages* où le livre ouvert cache le visage de l'oratrice : « J'appelle... ») ou le populaire Saint-Exupéry (son *Vieux Bureaucrate* est récité en chœur et, figurez-vous, c'est puissant). Aidé d'une belle bande-son, le film pratique le collage surréaliste à la manière de Jacques Prévert : l'auteur très actuel d'*Étranges Étrangers* et de poèmes sur Mai 68, rappelons-le, était allergique aux mots d'origine militaire dont on l'affublait (« engagé », « avant-garde », « militant ») ; il préférerait accompagner de ses textes insolents des images signées Lotar ou Brassai, où les objets répondaient aux corps, les maisons aux paysages, les graffitis aux réclames. Exquise filiation.

Yann Tobin

Pas comme des loups

Documentaire français, de Vincent Pouplard.

Vincent Pouplard suit le quotidien de Roman et Sifredi, deux frères de moins de 20 ans entièrement livrés à eux-mêmes. Ils vont s'installer dans un garage, puis dans une école désaffectée avant de construire une cabane. De beaux moments de cinéma et de réalité : comme cette discussion sur Tintin et *Le Voyage de Chihiro*. Un épilogue touchant, où les frères se demandent non pas ce qu'ils vont devenir, mais ce qu'ils ne deviendront pas. Quelques coquetteries à base de vent dans les branches. Ramassé sur une heure, le film puise sa force dans sa brièveté. La caméra ne lâche pas ses personnages pour se fondre naturellement dans leur monde et nous faire partager leur mode de vie marginal. Cependant, ce dispositif ne permet ni recul ni remise en question. Il reviendra donc au spectateur de décider si la précarité peut vraiment ouvrir un chemin vers la liberté comme le laisse suggérer l'épilogue.

Adrien Gombeaud

Le Procès du siècle Denial

Anglo-américain, de Mick Jackson, avec Rachel Weisz, Timothy Spall, Tom Wilkinson.

Tiré de faits réels (et plutôt bien documentés), ce *Procès du siècle* repose sur le principe aberrant du système judiciaire britannique : en cas de diffamation, la charge de la preuve incombe à la partie

mise en cause. Autrement dit, accusée de nuire à la réputation d'un négationniste notoire, l'historienne Deborah Lipstadt, spécialiste d'histoire juive contemporaine, doit prouver l'existence de la Shoah !



Le film expose habilement les stratégies de défense des brillants avocats de l'historienne et alterne intelligemment entre les scènes de prétoire, emblématiques du genre, et les « coulisses » du procès. Si la mise en scène est pour ainsi dire inexistante (le réalisateur se contentant d'enregistrer les comédiens au travail), on pouvait craindre le pire du détournement par Auschwitz, pourtant légitimé par l'interdiction faite aux rescapés de la Shoah de comparaître comme témoins. Heureusement, la sobriété du filmage, l'absence totale d'effets et l'émotion qui s'en dégage nous rassurent sur le pari à haut risque de filmer l'infilmable. Rachel Weisz est bouleversante en intellectuelle indignée par la situation absurde dans laquelle elle est acculée malgré elle. Mais c'est sans doute Timothy Spall, habitué de Mike Leigh, qui surprend davantage : l'antisémitisme lui dévorant les lèvres et le visage, il campe avec génie ce monstre aimable et éloquent se parant dans les atours d'un discours pseudo-scientifique terrifiant. À défaut de signer la moindre mise en scène, Mick Jackson se révèle un très efficace directeur d'acteurs.

Franck Garbarz

14 Ans, premier amour

Russe, d'Andreï Zaitsev avec Gleb Kalyuzhny, Ulyana Vaskovich, Olga Ozollapinya, Alexey Filimonov, Dmitry Barinov.

Alex, 14 ans, vit seul avec sa mère dans la banlieue d'une grande ville russe. Il tombe bientôt raide amoureux d'une jeune fille de son âge qui étudie dans un autre collège, et, malgré les entraves de toutes sortes (rivalités violentes entre les deux établissements scolaires, maladrotes en pagaille du jeune garçon mal

dans sa peau), il entame une idylle avec elle. Les amours adolescentes, sujet inépuisable... Malgré un argument scénaristique d'une banalité à toute épreuve, le Russe Andreï Zaitsev, auteur de documentaires et d'une première fiction en 2011 (*Les Désœuvrés*), signe un film singulier et constamment inspiré qui témoigne de ses talents de scénariste et de metteur en scène.



L'immatunité et le culte de la virilité (le mâle russe en prend ici sévèrement pour son grade), les relations ambivalentes entre une jeune mère et son fils, l'éveil sensuel et la naissance des sentiments... Avec sa délicatesse, son humour acide, et surtout sa maîtrise dans l'art de la suggestion et de l'ellipse, le cinéaste transcende son sujet d'étude et met en scène un film profond et secrètement mélancolique qui ne cesse de gagner en intensité à mesure que les deux héros adolescents (remarquablement interprétés par de jeunes comédiens amateurs) vivent leur histoire d'amour aussi hésitante qu'essentielle. Une réussite notable.

Olivier De Bruyn

Retour à Forbach

Documentaire français, de Régis Sauder.



Régis Sauder, documentariste talentueux (*Etre là ; Nous, Princesse de Clèves*), s'en retourne dans la ville où il a grandi : Forbach, rend visite à ses parents dans le pavillon familial, retrouve certains de

ses anciens camarades d'école et de collège, se promène dans des rues mille fois arpentées hier et qui ont parfois changé du tout au tout depuis son départ... Mais le journal intime en images, jamais complaisant, n'est qu'un prétexte. Avec ses propres expériences et souvenirs (« J'ai quitté Forbach, il y a trente ans, mais Forbach ne m'a jamais quitté », raconte le cinéaste en voix *off*), mais aussi et surtout, avec son regard d'aujourd'hui et ses interrogations sur la mémoire et le présent de « sa » ville, Régis Sauder signe un film ouvertement politique. Un film important qui regarde une certaine France dans le blanc des yeux. Que reste-t-il de l'identité ouvrière dans cette ville de Lorraine, hier « florissante » grâce à son industrie minière et aujourd'hui économiquement mal en point ? Quelles traces de la « grande histoire » dans cette cité marquée au fer rouge par les deux guerres mondiales ? Pourquoi, là comme ailleurs, le Front national prospère-t-il sur les frustrations et la misère des « gens de peu » ? Autour de ces thèmes (entre autres), Régis Sauder, toujours à bonne distance de son sujet, met en scène un documentaire passionnant qui en dit plus long sur notre époque que la plupart des discours et commentaires entendus ici ou là en cette funeste année électorale.

Olivier De Bruyn

Saint Georges São Jorge

Franco-portugais, de Marco Martins, avec Nuno Lopes, Mariana Nunes, David Semedo.



De la crise économique et sociale touchant de plein fouet un Portugal *groggy*, le réalisateur Marco Martins tire un portrait d'homme abrupt et saisissant. La silhouette neuve de son héros (Nuno Lopes, dont on ne peut que vanter le jeu rentré) décline les ombres et les lumières de la virilité, projetées sur un

Forum
des images

EN 53 FILMS
GLAMOUR

3-31 MAI 2017

Forum des Halles
forumdesimages.fr

BANDE
A PART
T.C.M. Cinéma

MAIRIE DE PARIS

Sofilm Harcourt

paysage urbain en déshérence : la peur, la crispation de la pauvreté et autres anticipations de précipices sociaux dessinent les contours bleutés d'une mise en scène *a minima*. Sans pathos et évitant les pièges du masculin taiseux et blessé, *Saint Georges* signe la rencontre d'un acteur et d'un cinéaste en parfaite osmose avec leur pays.

Nicolas Bauche

Sayonara

Japonais, de Koji Fukada, avec Bryerly Long, Geminoid F, Hirofumi Arai, Makiko Murata, Nijiro Murakami, Jérôme Kircher, Irène Jacob.



D'avantage qu'un film de science-fiction, *Sayonara* (2015) est un film sur le présent (la réalité des robots dans les foyers) et le passé très proche (l'accident nucléaire de Fukushima qui a forcé les populations à évacuer la zone contaminée), avec des conséquences sur l'unique personnage vivant de cette adaptation d'une très courte pièce de théâtre. Tania, jeune fille étrangère, atteinte d'une maladie en phase terminale, dialogue avec son robot en attendant une évacuation peut-être lointaine, car, étrangère, elle n'est pas prioritaire.

Tourné avant *Harmonium* (découvert à Cannes en 2016), *Sayonara* souffre de l'étirement d'une intrigue dépourvue de rebondissements et d'un style assez plat, avec deux exceptions : une image déformée souffre de son caractère très artificiel ; en revanche, celle qui exprime le passage du temps et le travail de la mort est la seule surprise positive du film. Ce qui avait séduit dans *Harmonium*, une surface lisse qui révélait bien d'autres choses par le récit des personnages (affirmé ou occulté) ne se retrouve pas là.

Hubert Niogret

El soñador

Franco-péruvien, d'Adrián Saba, avec Herbert Corimanya, Eugenio Vidal, Gustavo Borjas, Valentín Prado, Elisa Tenaud.



On avait aimé le précédent film d'Adrián Saba, *El limpiador*, sur la relation paternelle entre un « nettoyeur » d'hôpital et un enfant mutique dans un Lima rendu fantomatique par une épidémie.

On retrouve la même ville, parcourue cette fois par une bande de délinquants sur fond de drame cornélien. Sebastian a tué le frère d'Emilia, sa petite amie. Doux, paisible, quasiment lymphatique, il va devoir se cacher pour échapper à la vengeance de ses anciens complices. Le ton n'est pas au thriller, ni même au film d'action. L'ambiance est au rêve éveillé (annoncé par le titre) : lenteur, moiteur, torpeur dominant dans mise en scène nocturne d'une profonde musicalité. La brièveté du film (1 h 20) contraint le cinéaste à esquiver à peine plusieurs pistes : le roman qu'Emilia veut écrire, le contexte familial de Sebastian, l'origine de son étrange surnom (Chaplin). Mais on entre dans cet onirisme ouaté, cette étrange douceur qui fait d'Adrián Saba un cinéaste à suivre.

Bernard Génin

Suntan

Grec, d'Argyris Papadimitropoulos, avec Makis Papadimitriou, Elli Tringou.

Un jour d'hiver, Kostis, la quarantaine morne et solitaire, débarque sur l'île d'Antiparos en Grèce. Il est médecin, et vient d'être engagé par la municipalité. Un jour d'été, quelques mois et bières tièdes plus tard, ce loser bedonnant croise la route d'Anna, une vacancière de 20 ans, festive et décomplexée. Fraîche à se damner. Bientôt, tandis qu'elle bronze ses jolies fesses au soleil, lui va se brûler. Beaucoup plus qu'il ne le pensait... Prenez un roman de Michel Houellebecq, plongez-le dans l'eau salée

de la Méditerranée, faites le sécher on the rocks dans la torpeur du mois d'août, sur fond de musique électro et de délires hédonistes : vous aurez à peu près idée de l'ambiance qui sévit tout au long du troisième film d'Argyris Papadimitropoulos (après *Bank Bang* et *Wasted Youth*).



Inconfortable. De fait, ce thriller vaguement érotique ressemble surtout à une fable existentielle tristounette, qui s'appuie sur le ressort classique de la crise de la quarantaine (du mâle blanc occidental) pour mieux titiller cette obsession très contemporaine de la jeunesse. Pourtant, en dépit d'un récit un poil prévisible (sinon binaire), on reste scotché par la façon, précise et très sûre, dont le réalisateur (et coauteur) filme la chute de son anti-héros. Plus pathétique qu'inquiétant, au fond. Un drôle de petit film sombre, finalement...

Ariane Allard

La critique de *11 Minutes* de Jerzy Skolimowski, dont la sortie a été retardée, a paru dans notre n° 671 (janvier 2017), p. 43.